Manzano Miguel Ángel,
et El Hour Rachid (ed.)
Política, sociedad e identidades en el Occidente islámico (siglos XI-XIV)

Salamanque, Ediciones Universidad de Salamanca
2016, 188 p.
ISBN : 978-8490126929

Professeurs à l'université de Salamanque, Miguel Ángel Manzano et Rachid el Hour, proposent, avec cet ouvrage, quelques contributions produites dans le cadre d'un projet de recherche intitulé Identidades, Arabismo y Dinastías Bereberes (siglos XI-XIV).

La présentation de l'ouvrage, signée des deux éditeurs, s'ouvre par un résumé de la pensée khaldûnienne formulé par Abdallah Laroui : l'homme aurait, par essence, vocation à construire une culture, notamment par l'intermédiaire de l'État. L'ensemble de l'ouvrage repose sur l'articulation de ce constat avec le concept d'« identité », défini comme « l'assomption de valeurs, symboles, croyances, idées et attitudes de la part d'un groupe qui, dans ses relations avec les autres et dans sa manière d'appréhender la réalité, agit conformément à ceux-ci et, ce qui est peut-être plus important, recherche une reconnaissance par leur intermédiaire, tant dans le moment présent que dans les temps passés » (p. 9). C'est précisément pour offrir différentes perspectives quant à ces identités, que l'on sait multiples dans le contexte de l'Andalus des empires berbères, que sont rassemblées dans ce recueil neuf contributions (sept en espagnol, deux en français). Trois thématiques, qui se distinguent par des enjeux différents, sont abordées.

Un premier ensemble est centré sur les acteurs politiques et institutionnels, et en particulier sur les processus de transgression des identités culturelles de la part d'acteurs bien définis, que sont les Hammadides (405/1015-547/1152), étudiés par Allaoua Amara (p. 43-56), et les tribus berbères installées en al-Andalus aux lendemains de la conquête, que Pierre Guichard aborde grâce au chapitre que leur a consacré Ibn Ḥazm (384/994-456/1064) dans sa *Ǧamharat ansāb al-ʿArab* (p. 99-111), dont il donne d'ailleurs une traduction française. Faisant la liste d'un certain nombre de « familles » (*buyutāt*) d'origine berbère, ce texte, bien qu'étayé par un savoir recueilli oralement par l'auteur au cours de séjours dans la Marche et au Levant, laisse pourtant de nombreux points dans l'ombre. Sans doute, certains de ces silences sont-ils le reflet d'une arabisation qui a fait perdre à certaines familles le souvenir de leur origine berbère (p. 110). L'étude des Banū Ḥammād, qui sert en effet de prétexte à une réflexion plus large sur la culture de la tribu des Ṣanhāǧa, est plus sûre : l'auteur remarque qu'ils se convertirent à l'islam kharidjite au IIe/VIIIe siècle, avant de rejoindre le chiisme des Fatimides au IVe/Xe siècle, et, enfin le sunnisme malékite au début du Ve/XIe siècle – comme leurs cousins badisides. Plus généralement, bien qu'usant de concepts sans doute discutables (comme « la berbérité », p. 51), l'auteur démontre que, dans ce contexte particulier, l'accession au pouvoir a conduit la dynastie à assimiler, de manière tout à fait pragmatique, une partie des codes orientaux, notamment en termes de culture politique.

En temps de crise, les identités socio-politiques pouvaient également connaître des processus de reformulation, comme en témoignent les premiers règnes de la dynastie mérinide qu'étudie Miguel Ángel Manzano (p. 113-126). Ceux-ci se caractérisent en effet par une logique opposée à celle des Hammadides : les sultans s'y sont efforcés de définir un modèle dynastique qui leur était propre, fondé sur l'expansion et l'unification du territoire. En ce sens, ils assumaient pleinement l'héritage almohade, comme les Hafsides à la même époque. Cette politique entrait cependant en conflit avec une économie politique encore structurée par des logiques claniques, qui s'entrechoquaient lors des successions. Aussi les sultans prirent-ils l'habitude d'envoyer, sous le prétexte du *ǧihād*, les éléments les plus instables de la famille à Grenade. Les règnes de la première moitié du VIIIe/XIVe siècle consacrèrent cette politique de stabilisation, notamment sous le règne d'Abū-l-Ḥasan, qui plaça plus globalement son sultanat dans une position d'hégémonie régionale, bien que conservant une forte identité. Enfin, poursuivant son travail sur le fonctionnement des institutions judiciaires dans les marges d'al-Andalus, l'étude que propose Rachid el-Hour du cadicat d'Iznájar (en Andalousie centrale) à l'époque almoravide offre une perspective plus ciblée (p. 65-72). La paucité des données relatives à cette institution, quelques mentions tout au plus, ne lui permet cependant de formuler que des hypothèses évanescentes, en particulier le fait que la « situation de frontière » que connut la ville, entre les taïfas, puis les provinces, de Séville et de Grenade, aurait conduit à une reformulation partielle de la fonction, ce qu'il n'est guère possible de vérifier dans la documentation.

Un second ensemble de contributions aborde la question des identités linguistiques, qui soulevaient des problématiques relativement vives en Occident musulman, où l'arabité a connu des destins divers. Au Maghreb, les langues berbères étaient en effet restées très présentes : Mohamed Meouak (p. 151-164) démontre même qu'elles jouèrent un rôle essentiel (voire « moteur », cf. p. 159) dans la diffusion de l'islam à l'échelle de l'ensemble de la région.

BCAI 32 (2018) Manzano Miguel Ángel & El Hour Rachid (ed.): Política, sociedad e identidades en el Occidente islámico (siglos XI-XIV), recensé par Aurélien Montel
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

C'est, en tout cas, la conclusion qu'il tire de l'analyse de sources diverses, affirmant le rôle des Berbères dans la construction historique d'un Maghreb qui doit pourtant à la langue arabe jusqu'à son nom. En al-Andalus cependant, la langue arabe s'était imposée de manière plus large (et selon des modalités notamment mises en lumière par les travaux de Cyrille Aillet sur les chrétiens d'al-Andalus). Les progrès de la Reconquête y ont donc bouleversé la situation et mis en place une situation linguistique tout à fait originale : c'est sur les débats juridiques nés de cette redéfinition que se penche Alfonso Carmona (p. 57-65). À partir du cas, exposé au cadi de Cordoue Ibn Rušd (m. 520/1126), d'un musulman qui parlait en langue romane et avait maudit la langue arabe, puis d'une question posée à un membre de la famille de juristes tlemcéniens des Banū Marzūq quant à la validité d'un serment prêté en langue non-arabe (*ʿağāmiyya*), Alfonso Carmona illustre de manière très claire la manière dont les bouleversements (géo) politiques ont amené l'Islam occidental à repenser son rapport à une identité linguistique fondamentale, l'arabité, et, plus globalement, à adopter une position pragmatique sur ces questions qui ne s'étaient que rarement présentées aux juristes d'Occident ; les hanéfites avaient cependant connu des problèmes similaires, lors du processus d'islamisation des Turcs.

La question des identités cultu(r)elles a enfin suscité l'intérêt du derniers tiers des auteurs. Par deux lectures différentes – qui se juxtaposent davantage qu'elles ne se complétent – Maribel Fierro développe ainsi, en premier lieu, une relecture de la biographie du *mahdī* Ibn Tūmart, fondateur du mouvement almohade (p. 73-97), dans laquelle elle choisit une approche individuelle du phénomène. En s'appuyant sur des sources bien connues des historiens (al-Bayḏaq, Ibn al-Qaṭṭān, etc.) dont elle renouvelle l'analyse, son enquête s'attache à montrer comment le savoir du prédicateur, qui procédait d'une religiosité particulière et d'un regard spécifique sur le monde, lui a permis d'acquérir un charisme particulier… Elle montre aussi comment il a aussi influencé la manière dont sa biographie fut couchée par écrit, justifiant la mise en avant de ce savoir omniscient que l'on prêtait au *mahdī*. Deux autres lectures, collectives, cette fois-ci, permettent d'aborder la question sous un angle légèrement différent, dans le contexte d'un Andalus en crise. À partir d'un travail prosopographique effectué sur les milieux savants de Murcie pendant le « règne » d'Ibn Mardanīš (542/1147-567/1172) (p. 13-41), Victoria Aguilar essaie de démontrer que la ville a connu, dans ce contexte socio-politique difficile, son plus grand rayonnement intellectuel. Les 96 individus qu'elle a dénombrés représentent en effet près du tiers des savants murciens connus pour l'ensemble de la période médiévale. L'absence de réflexion sur le corpus utilisé pour construire ce répertoire relativise cependant la portée de ses conclusions : nombre de ces oulémas ont fait l'objet d'une notice dans la *Takmīla* d'Ibn al-Abbār qui, né à Valence en 595/1198, connaissait bien la région et l'a nettement mieux documentée que d'autres. Manuela Marín fait enfin la synthèse de l'histoire d'une famille malaguène, les Banū Ṣāḥil, à l'origine de la *ṭarīqa ṣāḥiliyya* (p. 127-150). Cette confrérie a en effet connu un développement notable sur le littoral de l'émirat nasride au VIIIe/XIVe siècle, où elle est notamment signalée par Ibn Baṭṭūṭa (703/1304-779/1377). L'institutionnalisation de la *ṭarīqa* a dès lors accompagné, par la mise en place d'une identité culturelle bien visible, l'entretien de la position socio-politique proéminente de cette famille, dont les aïeux avaient pourtant occupé de hautes fonctions au sein de l'administration mérinide.

L'ouvrage soulève, c'est indéniable, des pistes de réflexion tout-à-fait pertinentes quant à la capacité d'acteurs de nature et d'échelles diverses à assumer des identités ouvertes, en constante redéfinition dans un Occident musulman qui connaît, entre le Ve/XIe et le VIIIe/XIVe siècle, d'importantes mutations, en particulier l'arrivée au pouvoir de dynasties berbères et les progrès de la Reconquista. Il souffre cependant d'un manque de contextualisation épistémologique : l'absence d'introduction qui aurait permis de présenter les thématiques et les concepts abordés, tout en les replaçant dans une historiographie plus large, amoindrit nettement la portée du propos. Un développement plus poussé des questionnements qu'ils font émerger dans le contexte de cet Occident musulman tardif, aurait sans nul doute donné davantage de cohérence au choix des contributions, qui apparaissent, en l'état, diverses, voire disparates.

Aurélien Montel
Doctorant, université Lyon 2 - UMR 5648-CIHAM
École des Hautes Études Hispaniques et Ibériques - Casa de Velázquez

BCAI 32 (2018) Manzano Miguel Ángel & El Hour Rachid (ed.): Política, sociedad e identidades en el Occidente islámico (siglos XI-XIV), recensé par Aurélien Montel
© IFAO 2026 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net